A. M. J. B. CAOUETTE

(SONNET)

Où, puisqu'il plut à Dieu de te faire poète,
Courage donc, jeune homme au front plein de fierté !...
Et, malgré les clameurs de la foule inquiète,
Redis-nous plus souvent tes chants de piété.

Chante aussi nos forêts, notre rive coquette,
La jeunesse, l'amour et les beaux soirs d'été :
Exalte les grands noms que l'Histoire répète,
Célèbre les aïeux, chante la liberté.

Chante avec les ruisseaux, les oiseaux et la brise,
Rappelle toi toujours que l'art nous civilise,
Et fait naître l'espoir dans tout cœur ulcéré.

Souviens-toi que chacun se doit à sa patrie,
Et que l'homme oubliant son talent, son génie,
Est indigne d'avoir au front ce feu sacré.

W. CHAPMAN.

Août 1877.

UNE FILLE LAIDE

VIII

(Suite.)

M. Maxime de Saint-Ebre avait écouté ce bref récit avec un intérêt évident. Sa nature concentrée le prédisposait mal à l'expansion subite. Pourtant, il ne put retenir une exclamation violente :

« Cette femme est folle, n'est-ce pas ? »

— On ne sait au juste. Beaucoup la disent seulement égoïste et dépourvue de tout, par suite des prodigalités du défunt marquis.

— On ne l'a jamais accusée d'avarice ?

— Vraiment, ce serait mal connaître les hommes en général et les Salinois en particulier, que de supposer qu'ils n'aient pas tout d'abord porté cette accusation contre la recluse des ruines.

— Eh bien ?

— Eh bien ! les langues les plus âpres à la médisance ont dû reconnaître que rien n'auto-ri-rait ce jugement. On ne connaît plus ni terres, ni revenus à Mme de Brébion.

M. de Saint-Ebre était devenu songeur. Une question semblait encore brûler ses lèvres ; toutefois, il la contint et reprit sa marche dans le sillon que lady Margaret traçait au milieu des ronces.

Leur arrivée ne produisit pas l'émotion d'une première visite. D'ailleurs, la marquise endormie ne pouvant les recevoir, ce fut sur la terrasse, dominant la ville, qu'Etienne et Paula les firent asseoir.

L'abbé Joumel vint les rejoindre et fut tout charmé de retrouver dans le grave commandant de dragons certain petit diable, fort remuant et fort indocile, dont il avait autrefois commencé l'instruction religieuse au lycée de Besançon.

La transformation ne pouvait être plus complète, car le cadet des Saint-Ebre possédait aujourd'hui l'apparence grave et les qualités essentielles qui font les hommes de mérite.

Il était observateur et contenu, instruit et mo-deste, indulgent aux autres, sévère à ses propres penchants.

Sans pouvoir apprécier à première vue des avantages moraux dont quelques-uns se faisaient facilement deviner, l'abbé Joumel ne put se défendre de s'écrier joyeusement :

« Un élève qui me fait honneur ! »

Et le prêtre et l'officier échangèrent une élo- quente poignée de mains.

Allégée de la présence hautaine de la mar- quise et réjouie par la reconnaissance inatten- due du maître et de l'élève, cette visite eut un charme tout particulier pour les recluses de Bré- bion.

Leur étrange isolement les avait prédisposées à une sorte de reconnaissance instinctive pour tout ce qui en rompait la monotonie.

Et, quand cette diversion prenait la forme ai- mable d'une femme souriante ou l'enveloppe sympathique d'un officier distingué, on peut aisément entrevoir le plaisir attendri dont les deux sœurs ne surent pas se défendre.

En vérité, le bon abbé ne s'en défendit pas davantage ; il rayonnait dans cette atmosphère intelligente et toute affectueuse.

Oh ! la belle soirée sur la terrasse !... Comme le soleil couchant avait de caressants rayons !... Comme il mettait de coquetterie à piquer d'une étincelle d'or le sommet des monu- ments, des toits espagnols et des églises de la ville étendue, tout là-bas, comme un ruban vi- vant entre la montagne et la Furieuse.

La Furieuse !... un torrent qui voudrait être une rivière et qui, grossi parfois par les neiges jusqu'à devenir effrayant, devient, en été, d'une aridité qui rendrait jaloux le Mançanarès.

Puis au-delà, un horizon montagneux, le Jura français, frère jumeau du pittoresque Jura suisse, qui étage ses cimes nuageuses, jalouses de leurs voisines le Rigbi et la Yung-Frau ; ro- chers, cascades, forêts de sapins, pentes vertes que le crépuscule faisait miroiter aux flancs des monts comme un collier d'émeraudes sur d'on- duleuses épaules.

Il semblait à Etienne contempler pour la première fois ce magnifique spectacle.

Autour d'elle, on causait toujours.

« Votre congé approche-t-il de sa fin ? deman- dait l'aumônier.

— Beaucoup trop vite, répondit l'officier de dragons.

— Ah ! voilà qui est à enregistrer ! s'écria gaument lady Margaret.

— Pourquoi donc, madame ? interrogea Paula.

— Parce que monsieur mon beau-frère, en vrai Français inconstant qu'il est, après avoir trouvé pleines et trop courtes les premières journées de son séjour ici, commençait à en déplorer l'em- ploï fastidieux, éternellement le même.

— C'est sans doute, dit vivement Maxime, qu'il absence de mon frère, trop faible pour m'ac- compagner dans mes promenades, me les faisait trouver sans intérêt.

— Et puis, intervint l'abbé, peut-être connais- sez-vous trop à fond, pour le avoir visitées souvent, nos merveilles salinoises, la Lison, la Grotte des Sarrazins, Gouailles, le Mont Poupet.

— Que de belles choses que nous ne connais- sons pas ! exclama Paula.

— Je vous y conduirai, pauvrette, fit la jeune Anglaise avec commisération... et dès demain, si vous voulez.

Etienne tourna lentement sa tête songeuse. « Notre devoir est ici, madame, dit-elle dou- cement ; merci ; mais, pour nous, le temps n'est pas aux promenades.

— Tu as trop raison ! » soupira Paula.

Lady Margaret prit amicalement la main longue et pâle de Mlle de Béringe.

« Vous êtes la sagesse ! » fit-elle avec un bon sourire.

Puis se tournant vers Paula qui, toute câline, avançait sa jolie tête comme pour quêter une caresse :

« Et vous, la séduction ! » acheva-t-elle.

Peut-être lady Margaret ne se rendait-elle pas compte de ce que sa comparaison spontanée ren- fermait de pénible pour Etienne.

Maxime le sentit et voulut le réparer en di- sant à Etienne de sa voix profonde, où pas- sait un souffle ému :

« Vous êtes surtout le dévouement, made- moiselle. »

La pauvre fille leva vers lui ses grands yeux surpris, où le commandant put lire sans fatuité la plus expressive gratitude.

Elle était si peu gâtée que ce mot lui parut avoir une douceur sans pareille.

Aubin, qui se tenait assis sur une pierre ren- versée à l'extrémité de la terrasse, dans la pose timide et gauche d'un homme qui ne sait trop où se trouve sa véritable place, entendit le mot, vit le regard, et se leva plein de dépit.

« Comme la marquise avait raison d'aimer médiocrement les étrangers ! »

Cette pensée, si fautive qu'elle fût, plaisait fort en ce moment à son esprit boudeur.

Cependant, celui qui venait de la faire naître devait la calmer bientôt par son départ. N'avait-on pas dit, dans cette visite impromptue, que le congé du commandant touchait à sa fin ?

Rassuré, sans savoir au juste quel danger l'avait effrayé, Aubin se rassit en fixant des yeux sombres sur le dôme de Notre-Dame-Libératrice, dont la flèche perçait le brouillard naissant.

Et de son cœur subitement troublé monta une prière vers la Libératrice divine qu'il avait ap- pris à implorer. « Délivrez-nous !... Délivrez- nous ! » murmuraient ses lèvres, sans se rendre compte qu'une lueur éternelle éclairait les causes et sonde les motifs.

Au moment où lady Margaret prenait congé, on vit émerger du sentier escarpé la figure ronde, suante et fatiguée d'un nouveau visiteur.

A en juger par le souffle haletant qui s'échan- pait avec bruit de sa large poitrine, il ne devait trouver l'ascension du château ni commode ni salutaire.

Il était accompagné d'un jeune homme efflan- qué, lequel, tout en n'ayant pas les mêmes rai- sons pour s'épuiser en efforts pénibles, ne paraiss- sait pas beaucoup plus charmé.

Le monsieur gras, dont le crâne jaune et ruis- selant inspirait une commisération comique, fit un grand « ouf ! » en prenant pied sur le terrain plat.

Le monsieur maigre rajusta d'un air maus- sade sa cravate blanche et sa moustache rousse dont les quatre pointes se touchaient.

Quoique l'un fût très-rond et l'autre tout en longueur, ils avaient un air de famille.

Seulement, les lunettes du père n'étaient en- core chez le fils qu'à l'état de pince-nez.

Mais sous les verres brillaient le même regard gris, terne et prudent.

« Madame la marquise de Brébion est-elle visible pour son conseil ordinaire ? » sourit agréablement le gros monsieur en s'épongeant le front avec conscience.

Il avait, d'ailleurs, fait un salut circulaire qui ne manquait pas de dignité.

« Madame la marquise est fort souffrante de- puis quelques jours, monsieur, répondit poli- ment l'aumônier, qui ne savait quel nom inscrire sur ce visage jovial.

— Hélas ! monsieur l'abbé... les notaires sont habitués à voir leurs clients dans toutes les situations possibles. »

Ce mot « notaire » ouvrit les yeux à l'abbé Joumel.

« Me Trébois, de Besançon ? » interrogea-t-il. Le notaire salua, et le jeune homme maigre crut devoir saluer aussi en sa qualité d'héritier présomptif.

Etienne offrit d'aller s'informer de l'état actuel de la marquise, que Mariette veillait, tandis que Paula se chargeait de reconduire ma- dame de Saint-Ebre et le commandant de dra- gons.

Celui-ci, quand il passa devant le notaire, lui tendit cordialement la main :

« Je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer. »

— Si haut, n'est-ce pas ? acheva M. Trébois ; oh ! cela n'est pas dans mes habitudes. Sur la terre, oui. Entre ciel et terre, comme ici... rarement.

— Ces militaires connaissent tout le monde ! se récria lady Margaret.

— Mais ces notaires connaissent surtout leurs clients ! riposta M. Trébois en serrant dans ses menottes courtes et blanches la longue main aris- tocratique de Maxime.

— Un bien mince client ! sourit l'officier, il en faudrait beaucoup, beaucoup, comme moi pour empêcher une étude de périr d'inanition.

« Les petits ruisseaux... » commença M. Trébois, qui n'avait encore rien dit.

Sa voix aigrelette rappelait un assez lointain appel de cornemuse dans la montagne.

« Mme la marquise sera très-heureuse de recevoir M. Trébois, » vint dire Etienne.

Ce fut le signal des adieux ; la première moi- tié des visiteurs redescendit vers la ville, tandis que la seconde entraît au château.

Paula fit quelques pas dans le sentier de chèvre qui servait de grande route à Brébion, et resta debout contre un rocher, suivant du re- gard ceux qui s'éloignaient.

Elle se faisait un jeu charmant de les perdre au détour d'un buisson, de les retrouver entre deux roches, de les voir s'amincir... s'amoin- drir... passer à l'état d'ombres sous les flot- tantes vapeurs de la nuit tombante.

Une voix la tira de sa rêverie.

« Que regardez-vous donc ainsi, Paula ! » dit Aubin derrière elle.

Il avait garé l'habitude des amicales appella- tions de l'enfance.

« Quel intérêt peux-tu prendre à cela ? répon- dit-elle avec l'involontaire dépit d'être troublée dans une contemplation souriante.

— Comment... quel intérêt ? » balbutia-t-il.

Comme elle avait raison ! Le pauvre Aubin éprouva pour la première fois la sensation de l'indiscrétion naïvement commise et comprise aussitôt.

Jusqu'alors il lui avait paru tout simple d'in- terroger Paula, de la contraindre de la façon la plus naturelle à penser tout haut devant lui.

Il eut, tout à coup, l'intuition que ce joli temps d'insouciance et de fraternelle familiarité était envolé pour toujours.

Cependant, Paula eut quelque regret d'avoir sèchement répondu à son ancien compagnon de jeux, et crut réparer la peine qu'elle lui avait peut-être causé.

« Je regardais s'éloigner quelqu'un qui m'aime. C'est triste de le voir disparaître. C'est bon de penser qu'ils reviendront, » expliqua-t-elle.

Décidément, Aubin avait ce soir-là des nerfs de petite-maitresse.

L'explication l'exaspéra.

« Qui vous aime ! répéta-t-il avec amertume. Croyez-vous donc vraiment que ce soit beaucoup aimer celles qu'au pays, là-bas, on appelle « les recluses, » que de venir, deux fois en quinze jours, satisfaire près d'elles son désœuvrement et sa curiosité ? »

Paula le toisa d'un air fier. Sa bouche fine eut le tressaillement des natures ardentes subite- ment blessées ; puis elle haussa les épaules, passa devant Aubin sans répondre et remonta vers la terrasse.

Le pauvre garçon, devant ce dédaigneux si- lence, n'eut pas la lucidité de reconnaître qu'il était fort maladroit, mais seulement le déplaisir de se sentir très-malheureux.

Positivement, on lui prenait « ses orpheli- nes. »

Et telle était la jalouse apreté de son attachement à ses chères sœurs d'enfance, qu'il se garda bien d'en deviner la source, ni d'en apercevoir l'aveuglement.

IX

Etienne avait introduit messieurs Trébois père et fils dans la chambre où languissait la marquise, dont le tempérament usé devait une existence factice aux nouvelles et mémorables prescriptions du docteur.

Elle n'interrogeait plus, elle acceptait, pre- nant à la nourriture substantielle et aux boi- sons réconfortantes le plaisir instinctif jet brutal de l'être dont l'âme se retire.

Elle avait retrouvé un regain de forces, un semblant d'intelligence, et le prouva en faisant bon accueil à l'officier ministériel.

Elle avait paru très-étonnée de sa visite et ne lui laissa pas le temps de s'asseoir avant de s'en exclamer.

« Qu'y a-t-il donc ? fit-elle en soulevant son corps de squelette sur les deux coussins que la main d'Etienne essayait vainement de rendre malléables. Vous-même !... »

M. Trébois fit une inclination discrète qui la rendit attentive.

« Laissez-nous, » dit-elle à Mlle de Béringe, qui, sans attendre ce mot désagréable, gagnait prestement la porte.

Le notaire prit un siège et resta muet.

« Ça, ce n'est pas, j'imagine, monsieur Tré- bois, mes huit cents livres de rentes à me payer qui vous amène ici ce soir ? »

Comme le notaire ne parlait pas davantage, la marquise, d'un coup d'œil encore vif, fit le tour de la chambre et vit Mariette très-silen- cieusement occupée à tirer les vieux rideaux de damas devant la haute fenêtre.

Il est positif qu'elle y mettait une lenteur tout à fait capable de la faire soupçonner de cu- riosité plus que d'adresse.

« Mariette, » fit durement la marquise.

La servante comprit et disparut, non sans un profond regret.

« Voyons, parlez. »

— Madame la marquise, dit M. Trébois, je suis venu vous prévenir en personne de l'évène- ment qui vient de se produire et qui vous cou- cerne. En personne, parce que vous m'avez or- donné, madame, une réserve plus qu'ordinaire. »

La marquise approuva du sourcil.

Le regret de Mariette était si vif en quittant la chambre qu'elle trouva sur le champ le moyen

d'y rentrer. Et ce n'était pourtant pas une femme d'imagination.

Sa lampe fumeuse à la main, elle rouvrit la porte juste à point pour entendre le notaire pro- noncer d'un ton béat cette phrase funèbre :

« Monseigneur l'évêque de Pamiers est mort ! »

La marquise leva vers le ciel de lit ses mains diaphanes où les veines se dessinaient en fines cordelettes.

« Dieu m'est témoin, murmura-t-elle, que je lui souhaitais une longue vie. »

— Mais, madame la marquise, Monseigneur avait quatre-vingt-deux ans ! s'écria M. Trébois père.

Et depuis vingt-cinq ans, monseigneur était usufuitier de votre fortune, ajouta M. Trébois fils ; quarante mille livres de rentes !... »

En entendant ce son de cornemuse qui servait de voix au jeune homme, la vieille dame tourna vers lui son œil surpris.

« Qui donc m'avez-vous amené là... pour en- tendre parler de ces choses qu'il ne me plaît pas de divulguer ! demanda-t-elle avec une mau- vaise humeur non dissimulée.

— Mon fils... mon successeur, expliqua le no- taire.

— Bon !... Allez-vous retirer, maintenant où j'ai le plus besoin de votre aide ?... au moins pour mourir en paix !

— Bientôt ; point assez vite, toutefois, pour ne pouvoir vous mettre d'abord en possession des huit cent mille francs... »

Un bruit inattendu coupa la parole au notaire.

C'était la lampe de Mariette, échappée de sa main par l'effet d'une prodigieuse émotion, qui venait se briser sur les dalles.

La marquise eut un mouvement de colère si terrifiant que ses os craquèrent dans l'effort qui faillit l'arracher de son lit.

Mariette, sans même s'occuper des débris de la lampe, s'enfuit épouvantée.

Mme de Brébion, que cet incident avait trou- blée beaucoup plus qu'il ne le méritait au pre- mier aspect, retomba sur ses oreillers en balbu- tiant avec agitation :

« Curieuse... sottise... bavarde !... voici mes secrets personnels tombés en bonnes mains !... Vous n'avez donc pas vu cette in- discrète, vous, dont les yeux sont meilleurs que les miens ? Tout est gâté maintenant. »

— Calmez-vous, madame, calmez-vous, s'em- pressa de répondre le notaire. Cette fille a pu saisir tout au plus que vous alliez jour d'une fortune... »

— J'entends ne pas en jouir !

— Qui vous appartient depuis tant d'an- nées déjà.

— Il m'importe peu !

— Peut-être n'avez-vous jamais réfléchi, ma- dame la marquise, aux importants revenus dont vous étiez privée par la clause du testament du cardinal de Brébion, votre oncle par alliance, qui établissait usufuitier d'une somme de huit cent mille francs son condisciple l'évêque de Pamiers.

— C'était consacrer cette somme à de bonnes œuvres.

— Nul ne le sait mieux que moi. Mgr. de Pa- miers a vécu, est mort en saint.

— Sans qu'une parcelle des revenus dont il s'a- git ait jamais été distraite de l'usage pieux voulu par le donataire, insista la châtelaine.

— Vous m'en voyez convaincu, madame. Pa- miers, et tout le diocèse se sont enrichis des fon- dations les plus utiles. Le nom du cardinal de Brébion, mêlé à celui de Monseigneur, est béni de toute une population d'indigents. Il n'en est pas moins vrai que les intentions du cardinal étant remplies, Mgr. de Pamiers ayant fait jouir les pauvres de l'usufuit dont il était titulaire, ce dernier étant mort aussi, je me réjouis hon- nêtement de voir cette belle fortune arriver en d'aussi dignes mains que les vôtres. »

La marquise ne parut touchée ni des consi- dérations fort logiques présentées par le no- taire, ni du compliment banal qui les couron- nait. Ses yeux, d'une mobilité prodigieuse, erraient dans les profondeurs de la vaste chambre mal éclairée par l'unique bougie — était-ce même une bougie ? — laissée par Etien- nette. Ses lèvres s'agitaient, laissant fuir des paroles sans suite qui répondaient à d'intimes souvenirs.

« La fortune !... pour souffrir davantage, voilà tout... pour devenir un objet de convoi- tise... pour bouleverser tous les sentiments autour de soi... pour amoindrir toutes les consciences. A quoi m'a servi la fortune ?... Jeune, elle m'attirait les hommages... C'était mon orgueil qui aimait... Il ne m'aimait pas, lui, qui m'a ruinée... pas plus que ne m'avaient aimés les autres... Je l'avais cru !... quand je n'ai plus eu d'or à lui donner, il m'a dédai- gnée... insultée... j'étais sa femme, pour- tant, et j'avais cru en lui !... La fortune !... vieille comme je suis, à quoi bon ? déchaîner autour de moi une meute de solliciteurs et d'a- famés ! Pauvres petites... elles ne doivent pas savoir cela, entendez-vous... ? Il vaut mieux qu'elles ne soient jamais ni riches... ni aimées... ni trompées... »

Les deux hommes écoutaient, stupéfaits, ces paroles étranges où les reminiscences d'un passé douloureux luttaient contre l'ordre naturel des choses. Une logique bizarre, à l'usage des cœurs irrémédiablement blessés, en semblait décoller.

« Madame la marquise... » hasarda M. Tre- bois.

Elle redescendit à la réalité, sans transition. « Ah ! oui... je sais. Vous voulez en fuir. Votre visite a un but. Définissez-le, je vous prie, en quelques mots, car je suis bien fati- guée. »

— Eh bien, madame, je serai mis sous huit